

Pour soixante billets,
confiné t'as que dalle

Nicolas Duffour

Nicolas Duffour

Pour soixante billets,
confiné t'as que dalle
Chronique

© Nicolas Duffour, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5920-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Dès demain midi et pour 15 jours au moins, nos déplacements seront très fortement réduits. (...) Nous sommes en guerre, en guerre sanitaire, certes : nous ne luttons ni contre une armée, ni contre une autre Nation. Mais l'ennemi est là, invisible, insaisissable, qui progresse. Et cela requiert notre mobilisation générale. »

**Emmanuel Macron,
le 16 mars 2020 à 20 heures,
annonce le confinement (sans utiliser le mot)
à compter du lendemain, mardi 17 mars à midi.
Il durera 55 jours.**

(Partageons, partageons, il en restera peut-être quelque chose :)

Pour soixante billets, confiné t'as que dalle

Je pratique Facebook à petite dose depuis quelques semaines quand le confinement est ordonné. Mon but est de constituer un réseau d'amis pour la promotion du roman dont j'attends de signer le contrat d'édition. Régulièrement, je relaie une information ou publie une ancienne chronique pour attirer sur moi l'attention de mes futurs lecteurs.

Le confinement interrompt mon activité professionnelle. Je dispose donc de temps, décidé à le consacrer à mon travail de promotion. Très vite, me vient aussi l'idée d'une discipline contre le marasme. Le rythme d'un billet quotidien s'impose aussitôt. Le plaisir intellectuel éprouvé me permet de le soutenir.

En fait, j'en rêvais : l'état d'exception m'autorise à déblatérer. En ce temps déraisonnable, je cède à deux vanités : penser avoir quelque chose à dire d'intéressant ; croire posséder une audience. Il m'a semblé que, dans le suivi de l'actualité et son écho dans mes lectures, j'écrivais en effet des billets de bonne qualité. Cependant, le nombre réduit de mes lecteurs pourrait m'en faire douter.

Puisque j'imposais avant publication des relectures à Clotilde (qui m'a inspiré le personnage de Mathilde), j'étais au moins assuré d'une lectrice. C'était suffisant : je ne rêvais pas d'un lectorat nombreux ou d'une influence sur l'opinion ; j'ai écrit pour me faire plaisir, en me mesurant à mon ambition.

Les références culturelles (trop nombreuses, protestait ma mère) se sont imposées. Pour mon plaisir, car je me suis replongé dans mes livres et régalié à tisser des liens, à éclairer le quotidien du brillo des grands auteurs, à lui donner de l'éclat et des reliefs. La culture étalée en mode confiture a également été ma béquille ; la légitimité des maîtres et la mission honorable de partager leurs lumières m'ont soutenu quand le soupçon de suffisance me pesait.

J'y reviens : à quoi bon, sinon le soin de mon ego ? Ego que je cajole encore par ce recueil, souvenir d'un exercice dont la vanité devenait une fois déconfiné trop flagrante, et qui ne pouvait raisonnablement continuer. La parenthèse s'est refermée.

18 03
Viral (mon cul)

En 1478, quand le terme est formé du latin, le mot « *virus* » qui ordonne aujourd'hui notre confinement nomme différentes sécrétions mises au jour par un organisme : du suc, du sperme, du venin... Et du venin vient le poison, puis l'idée de contagion qui précède de loin la connaissance du micro-parasite infectieux, et s'emploie particulièrement pour décrire les maladies vénériennes, manifestations repoussantes du corps impur. Formulons l'hypothèse que ce rapport aux excréments organiques est une explication de la guerre mondiale pour le PQ, paravent de rose ou de lilas dressé entre la civilisation et les cycles naturels.

Faire des stocks (c'est viral) n'en est pas moins un comportement de merde.

Pas déconner (avec le confinement)

Dans un rapport très latin avec le sexe de la femme, le con est un mot « *d'origine obscure* » note Le Robert Historique (je n'en dis pas plus). *Le Con d'Irène* est cependant bien connu, bien que son auteur préférât en effet rester dans l'ombre.

Chacun connaît aussi le « *con d'à côté* » même si son identité varie selon les voisinages ; et dont j'ajoute qu'il est un « *vrai connard* », pris en période de confinement de passion pour sa perceuse et de frénésie pour les trous. Et du « *con fini* » que voici, voilà le « *confinement* », sans cousinage étymologique puisque lui nous vient des « *confins* », du latin « *confinis* » (contigu) et « *confinium* » (limite commune à des territoires).

Si loin, si proche : « *Espace, frontières de l'infini* », proclamait la première génération des *Star Trek*. Mais foin d'infini, l'idée d'enfermement s'est imposée dans nos campagnes dès le 13^e siècle, tandis que la forme pronominal (« *se confiner* ») exprimait plus tard la proximité par parenté.

Les deux sens opèrent aujourd'hui de concert quand on se trouve subir des proches nous tapant sur le système. Dans le voisinage, la promiscuité, à chacun ses cons et ses confins, et des consignes à respecter « *sans déconner* ». Pour l'intimité, l'expression possède au demeurant un sens littéral.

20 03

Soignants (maltraités)

« *Nos soignants* » a répété lundi le Président, leur rendant hommage. Mais que ne les a-t-il entendus ces derniers mois dire « *l'hôpital brûle* », tel le neurologue l'interpellant à La Salpêtrière ? Même sincères (applaudissons), certains hommages sont rendus à peu de frais.

« *Nos soignants* » du lundi faisait écho à « *nos aînés* » du jeudi. Est-ce le passif, la personne, son trémolo ?... Dans le pronom possessif et sous sa bienveillance, sourd la condescendance atavique des « *premiers de cordée* » et m'évoque *Le Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre, confiné pour punition d'un duel. Une lecture actuellement appropriée, mais pas forcément recommandée. J'approuve Stendhal : « *Quoique la forme cherche continuellement l'esprit, il y en a trop peu dans les pensées.* » Le petit Xavier, suggère le républicain, a souffert de « *la mauvaise compagnie* » du grand frère Joseph, théoricien contre-révolutionnaire.

Dans son *Voyage*, Xavier rend le même hommage vibrant à sa chienne Rosine et à son valet Joannetti. Au second, il rend grâce : « *Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.* » Et s'émerveille, après avoir chassé un mendiant : « *Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter.* » Pour conclure : « *C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.* »

Emmanuel Macron a aussi promis de tirer des leçons de la crise sanitaire. Reste à savoir lesquelles.

21 03

D'excellents français

En conserve. Tous à la même enseigne ? Pas le sans-abri, au grand air, la main tendue dans le vide. Pas pareil, non plus, le confinement en résidence secondaire (17 % des Parisiens se seraient fait la malle), dans un pavillon et le bol d'air de son jardin, ou à trois générations dans le réduit d'une tour HLM.

Bien que sans doute nécessaires, les nouvelles restrictions manquent aussi de discernement. « *Crétins, connards, imbéciles* », nos dirigeants sont moins avares d'épithètes et de leçons de morales qu'ils ne le furent de moyens pour l'hôpital. Le mépris social tombe toujours du haut, accompagné d'un soupçon de dolorisme, mesurant l'effort consenti à la souffrance observée. Expions les errances et les imprévoyances ! Tenir ses distances ne suffit pas, il faut tirer la gueule.

Bientôt, dernier endroit autorisé à la promenade : le supermarché où tourner en rond comme les morts-vivants de Romero. Pour les soutiers, personnels de santé, postiers, employés du commerce, de la logistique, et de tant d'autres secteurs – peut-être pas si nécessaires à maintenir –, on passera direct du boulot à la caisse, tandis que d'autres s'emploieront à démolir les garanties collectives, ou philosophent à la campagne sur l'inquiétante étrangeté. Certes, il faut de tout pour faire un monde, mais il est temps de réaliser que le civisme exige un monde commun, celui que mine les inégalités. Heureusement, à 20 heures, dans un bel ensemble tout le monde applaudit. Et *Tout ça fait d'excellents français*, chantait Maurice Chevalier pendant la Drôle de Guerre. Ça a mal fini.